

La pauvre mère prit dans son sein un lambeau chiffonné, où je lus à grand'peine cette épître.

Strasbourg, ce 10 janvier.

“Ma belle petite cousine,

“Je n'ai rien de plus pressé que de t'écrire à mon retour au régiment, où mes camarades m'ont reçu à bras ouverts et à bouteilles pleines, depuis trois jours. On parle beaucoup de bruits de guerre. En avant les braves ! Nous allons bien nous amuser ; les belles filles de Munich ne sont pas faites pour les Prussiens. On pourrait bien faire de moi un maréchal-des-logis. Le pays avant tout. Comme nos adieux ont été déchirants ! que de larmes ! Si je ne m'étais mis à fumer, je pleurerais encore. Mais l'amour passe avec le temps. Prends ton mal avec patience ; un de ces soirs, quand nous aurons dit notre façon de penser à ces cosaques d'anglais, j'irai t'épouser là bas tambour battant, le cœur sur la main, avec lequel je suis ton cousin.

“FERDINAND.”

“P. S. En attendant, tu devrais bien m'avancer quelque chose sur ta dot, une douzaine d'écus, plus ou moins. Ne cherche pas ta bourse que tu cachais dans le mur du moulin ; je l'ai emportée comme un touchant souvenir de toi, avec lequel je bois à la tienne.”

—Vous comprenez, n'est-ce pas ? me dit la mère en sanglotant, vous comprenez pourquoi ma pauvre fille est morte.

Je quittai le pays en songeant à cette destinée fatale qui joue toujours à un si triste jeu, à cette beauté perdue dans l'épanouissement, à cet amour amer comme la mort, cet amour que j'avais entrevu dans le sourire du matin. “Après tout, le poète persan a raison, me disais-je en me retournant pour la dernière fois vers le moulin : Bienheureux, bienheureux ceux qui s'éveillent, après le plus doux rêve de l'amour, sur le sein glacial de la mort !”

ARSENE HOUSSAYE.

DU HAVRE A NEW-YORK.

ANECDOTE TRANSATLANTIQUE.



Le samedi 7 du mois dernier, à trois heures de l'après midi, j'étais, avec une foule immense, sur les quais du Havre, le paquebot transatlantique l'*Union*, de la compagnie de Hérout et de Handel, arrivait avec une centaine de passagers de son premier voyage à New-York, accompli en treize jours et demi pour l'aller, et en treize jours une heure pour le retour. Total, deux mille trois ou quatre cents lieues entre le ciel et l'eau, sans une minute d'arrêt.

—Voilà une des plus belles conquêtes de la France ! me dit un ami qui avait fait cette traversée par plaisir, et qui en revenait plus fier que d'Austerlitz ou de Marengo. Devancés par les deux mondes sur les chemins de fer, nous venons de les dépasser sur l'Océan, et tous les paquebots anglais vont en éclater de rage. Un seul avait exécuté ce tour de force, et n'avait pas osé le recommencer, il avait fallu vingt-deux journées au *Gomer* pour achever un pareil trajet, et le *Washington* lui-même, cet ogre d'Amérique, avec ses roues de sept lieues, ne s'était rendu qu'en quatorze jours de New-York à Southampton. Aussi le capitaine de l'*Union*, a-t-il été fêté comme un vainqueur et comme un frère aux Etats-Unis. Les américains, ces arbitres de l'art nautique, ont baissé pavillon devant la supériorité de la frégate française. Ils ont surtout admiré en elle, outre la grâce et la

hardiesse de sa forme, son aplomb invariable sur l'eau, où elle n'enfonçait que de quinze pieds à vide, et de dix-sept pieds avec chargement ; ce qui permet à sa machine et à ses roues de fonctionner toujours avec la même force et la même sûreté. L'imperturbable levier ne s'est pas ralenti d'une seconde pendant la traversée, pas même à l'instant où il a broyé comme une noix la tête d'un imprudent machiniste.

Tandis que mon ami, me racontait ces terribles merveilles, j'examinais les passagers qui débarquaient par groupes : hommes et femmes, vieillards et enfants, riches et pauvres, braves et poltrons caractères, passions et destinées de toute sorte, qui venaient de fermenter comme une lave dans ce voleau mobile, et que le vent du sort, du caprice ou de l'ambition avait poussés d'un monde à l'autre à travers l'Océan. Chaque famille semblait un roman personnifié ; chaque visage annonçait un drame mystérieux.

—Vous savez, dis-je à mon touriste, que je suis amoureux des anecdotes, fou des aventures, et fanatique des indiscrétions. A bord comme à terre, à New-York comme à Paris, dans les paquebots comme dans les palais ou les chaumières, la vie est une lanterne magique de faits curieux, une galerie de portraits originaux, une tragédie à l'Héraclite, doublée d'une comédie à la Démocrite. Conte-moi donc quelque épisode de votre voyage, quelque bonne histoire transatlantique, dussiez-vous la broder un peu ou l'inventer plus ou moins. A beau... mentir qui vient d'Amérique.